

publié un traité de géographie d'après les principes de Pestalozzi.

Blochmann, de Dresde, aussi distingué par l'élévation de son caractère que par ses connaissances et son talent pour l'enseignement ; il était venu à Yverdon pour apprendre à connaître Pestalozzi ; il y enseigna particulièrement la géographie, mais son influence y fut heureuse sous divers rapports, et agréable à tous. Après avoir quitté Yverdon, il fonda à Dresde un institut d'éducation, et devint conseiller intime du roi pour les affaires d'instruction publique.

Ackermann, jeune Saxon, plein de vivacité et de zèle, apprenant et enseignant à la fois, se faisant le camarade des élèves et dirigeant une classe de gymnastique. Il est devenu instituteur à l'école-modèle de Francfort-sur-le-Mein.

Lehmann possédait une culture littéraire en français et en allemand ; il enseignait les deux langues ; il était plein de cœur et de dévouement, mais peut-être lui manquait-il quelque chose de la fermeté et de l'adresse pratiques nécessaires pour bien mener une classe. Plus tard, il a été employé dans les établissements d'instruction publique à Berne ; puis, avec sa femme, personne d'un grand mérite, il a fondé à Bâle un institut d'éducation pour les jeunes filles.

Dans l'été de cette année 1811, arriva à Yverdon un Français qui devait exercer une grande influence sur l'état de l'institut pendant la période suivante. C'était Marc-Antoine Jullien, de Paris, chevalier de la légion d'honneur, inspecteur aux revues, membre de plusieurs sociétés savantes, auteur de *l'Essai général d'éducation physique, morale et intellectuelle*, de *l'Essai sur l'emploi du temps*, etc.

Jullien saisit et apprécia bientôt le mérite et l'importance de la réforme éducative dont il avait un essai pratique sous les yeux, et il résolut d'étudier à fond la

doctrine de Pestalozzi et ses applications ; il prolongea longtemps son séjour à Yverdon, il eut de nombreuses conférences avec Pestalozzi et ses collaborateurs, et malgré l'obstacle que lui opposait son ignorance de l'allemand et le mauvais français de ses interlocuteurs, il persévéra avec une patience admirable jusqu'à ce qu'il se crût en possession de tout ce qu'il voulait savoir. L'année suivante, il publia à Milan, à l'imprimerie royale : *Précis sur l'institut d'éducation d'Yverdon*, brochure de 91 pages, et *Esprit de la méthode d'éducation de M. Pestalozzi*, 2 forts volumes grand in-8.

Jullien plaça ses fils chez Pestalozzi ; puis, par son influence personnelle et par celle de ses ouvrages, il y attira successivement un grand nombre d'élèves et quelques maîtres français, en sorte que l'institut ne fut plus essentiellement allemand ; nous aurons plus tard à exposer et à apprécier les modifications qui en résultèrent dans sa marche.

L'année 1811 semblait avoir été heureuse pour l'établissement d'Yverdon ; aussi Pestalozzi épanche-t-il sa joie et sa reconnaissance dans son discours du 1^{er} janvier 1812, dont nous traduisons les portions les plus caractéristiques :

« L'année qui vient de finir a été bénie pour nous ; elle m'a rapproché du but de ma vie. Si elle a été pénible, qu'importe maintenant ? Elles se sont évanouies, les heures de peine, et il n'en est rien resté que la force qu'elles ont développée en nous-mêmes. Les dangers ont disparu ; c'est comme s'ils n'avaient pas existé ; ce qui est resté, c'est le courage qu'ils ont formé en nous ; les fondements de ce courage sont maintenant plus solides que jamais.

» Ce que nous voulons, ce que nous devons faire, nous le pouvons aujourd'hui mieux que jamais. La voie que nous cherchions nous est plus ouverte. La paix règne dans nos sentiers ; de grands obstacles se sont évanouis,

et nous voyons mûrir en nous les forces et les moyens nécessaires pour marcher à notre but...

» Amis et frères ! tandis que je me réjouis du bonheur avec lequel nous avons surmonté les dangers, j'examine notre passé, et je pense à tout ce que nous aurions pu faire pour être dignes de ce bonheur, pour jouir de cette bénédiction avec une satisfaction intérieure plus pure et plus élevée...

» Dieu a maintenu notre œuvre dans nos mains, il l'a bénie, il l'a fortifiée ; mais la joie que nous en ressentons ne peut être pure et complète qu'autant que nous avons la conscience d'y avoir travaillé avec fidélité, avec zèle et avec un cœur pur...

» Avec quelle joie je remercie Dieu de ce qu'il a conservé en nous la foi à l'œuvre précieuse qui nous réunit, de ce qu'il a augmenté votre force et votre zèle pour la poursuite de notre but !... »

Pestalozzi s'adresse ensuite personnellement à ses deux plus anciens collaborateurs Niederer et Krusi ; à ceux qui le secondent déjà depuis plusieurs années : Weilenmann, Heussy, Baumgartner, Schneider, Leuenberger ; à ceux qui sont venus plus récemment : Schacht, Blochmann, Ackermann et Lehmann ; aux élèves-instituteurs prussiens : Kaverau, Henning, Dreist, Patzig, Krätz et Benschmidt, puis à M. Kuster, second mari de sa belle-fille, qui remplissait à l'institut les fonctions d'économiste-comptable ; et il continue ainsi :

« Amis et frères ! n'oubliez pas que je m'en vais et que vous restez ! Qu'il est beau, l'achèvement ! qu'il est beau d'approcher du but où le vainqueur est couronné ! C'est notre but ; ma carrière est finie avant que je l'aie atteint. Déjà je ne considère plus ce but comme le mien ; j'ai fait tout ce que j'ai pu ; je ne puis davantage. Je vois que pour moi l'action est terminée, quoique l'œuvre entreprise ne le soit point. L'humanité que j'ai tant aimée l'achèvera, et j'ai la confiance que ce sera avec reconnais-

sance envers ma mémoire. Mais elle verra en vous, amis et frères, les premiers et les plus dignes ouvriers de cette réforme. Vous resterez mes fils, vous ne manquerez pas à la postérité pour laquelle j'ai vécu. Cet espoir me relève, quand je vois que mon œuvre, qui surpasse tellement mon temps et mes forces, ne m'appartient réellement plus, qu'elle est fatalement arrachée de mes mains par le cours naturel des choses. Mais elle est dans la main de Dieu ; amis et frères ! votre fidélité et votre amour ne lui manqueront pas. »

Dans l'allocution que Pestalozzi adresse ensuite à sa femme, on trouve la confirmation d'un fait qui n'avait pas été constaté ; c'est que le vieillard, qui toute sa vie avait été étranger aux affaires d'argent, prit cependant les mesures nécessaires pour assurer à Mme Pestalozzi, et, après elle, à son petit-fils Gottlieb, ce qui restait de la fortune qu'elle lui avait apportée, valeur représentée par la plus-value du domaine de Neuhof. Voici ces paroles :

« Je m'adresse maintenant à toi, fidèle compagne de ma vie ! Ne prends pas pour indifférence la tranquillité avec laquelle j'envisage le destin de ma vie. C'est Dieu qui m'a donné cette tranquillité... L'année passée m'a procuré cette paix, la présente la complétera. Cette année a été bénie aussi pour toi, noble et chère amie ! ta santé s'est fortifiée. Dieu permettra que tu voies encore le but que je suis près d'atteindre ; tu auras encore de la joie, tu l'as si bien mérité ! tu as beaucoup souffert pour moi, dans ces temps de lutte et de préparation qui se sont prolongés si tard dans ma vie ; tu envisageais avec angoisse l'avenir de notre petit-fils ; il était compromis par ma faute. Mais Dieu, qui dirige nos destins, a vu ton angoisse ; sa main paternelle t'a envoyé un secours inespéré ; notre enfant est sauvé, et sous ce rapport encore nous pouvons être tranquilles en descendant dans la tombe. Notre enfant est ton héritier. Moi, je partirai pauvre ; je l'ai promis, je veux me consacrer à mon œuvre et lui faire tous les sacrifices qu'elle réclame de

moi. Mais Dieu est bon, chère amie ! que notre foi en lui ne faiblisse point ! »

Pestalozzi s'adresse ensuite aux enfants de l'établissement, puis aux élèves de l'institut de jeunes filles, à leur directrice M^{me} Kuster, à leur première maîtresse M^{lle} Rosette Kasthoffer. A tous il témoigne sa reconnaissance, sa confiance, à tous il donne des encouragements. Sur tous enfin, sans oublier les amis absents, il invoque la bénédiction de Dieu pour l'année qui commence.

Cette année 1812, que Pestalozzi voyait commencer sous de si heureux auspices, allait bientôt lui apporter une nouvelle épreuve, une douloureuse, grave et longue maladie.

Un jour, dans la chambre de M^{me} Krusi, marchant de long en large, distrait, préoccupé, agité selon son habitude, il avait saisi une aiguille à tricoter, et il s'en grattait le fond de l'oreille. Il vint se heurter si violemment contre le grand poêle en molasse, que l'aiguille pénétra dans l'intérieur de la tête, non point à travers le tympan, mais à travers la boîte osseuse. C'est ce que nous affirma plus tard le chirurgien appelé à le soigner, le docteur Flaction, qui ne pouvait assez s'étonner que le vieillard eût guéri d'un pareil accident.

Pestalozzi fut longtemps alité ; il souffrait beaucoup, il ne pouvait supporter le moindre bruit, et pendant quatre mois on craignit pour sa vie. Parfois il se croyait près de mourir, et il en témoignait de la joie ; dans d'autres moments il disait : « Je voudrais vivre encore, car il me reste beaucoup à faire. » Enfin la convalescence commença ; elle fut longue et pénible. Mais le vieillard ne pouvait renoncer à travailler ; au milieu de ses souffrances, brûlé par la fièvre, il continuait ses dictées, car son esprit ne cessait point de poursuivre l'élaboration de sa méthode. Quand il put être étendu

sur un canapé, il recommença à écrire un peu, et il exécuta un projet qui le préoccupait beaucoup depuis quelque temps.

Il regardait comme le meilleur moyen d'apprendre une langue le moyen employé par la nature pour donner à l'enfant sa langue maternelle, c'est-à-dire l'usage, la pratique du langage articulé. C'était ainsi que dans son institut, et avec un plein succès, les Allemands apprenaient le français, et les Français l'allemand, la grammaire faisait le reste.

Maintenant Pestalozzi se demandait si l'on ne pourrait pas employer un moyen analogue pour enseigner une langue morte, et il voulut en faire l'expérience. Il fit venir chaque jour près de lui une demi-douzaine d'enfants qui n'avaient pas encore commencé l'étude du latin. Celui qui écrit ces lignes était du nombre.

Pestalozzi avait laborieusement choisi et extrait des *Commentaires de César* de courts récits, même des phrases isolées se rapportant au même sujet et renfermant à peu près les mêmes mots ; il en avait rempli de grandes pages, d'une écriture illisible. Nous étions rangés autour du canapé où il gisait faible et souffrant. Il nous disait une phrase que nous répétions jusqu'à la savoir par cœur ; il nous en expliquait les différents mots, puis quelques-unes des variations dont chacun d'eux est susceptible selon les modifications apportées au sens de la phrase. Ainsi la syntaxe et la formologie marchaient du même pas. Bientôt nous fûmes en état de faire nous-mêmes ces changements, et de construire des phrases dans la sphère des éléments qui nous étaient connus ; c'est-à-dire qu'avec un vocabulaire très restreint, et dans un ordre d'idées toujours le même, nous parlions latin *comme César*.

Ces leçons se prolongèrent pendant toute la convalescence du vieillard, puis il n'en fut plus question. Pestalozzi renonça-t-il à poursuivre cet essai parce

qu'il n'avait pas réussi, ou bien seulement parce que de nouveaux soins vinrent l'en distraire ? c'est ce que nous n'avons jamais su.

Au commencement de 1813, M. Niederer épousa M^{lle} R. Kasthoffer, et Pestalozzi leur abandonna l'*institut des demoiselles*, qui, dès l'origine, avait été établi dans une grande maison communale de la place du château, où il subsista encore pendant vingt-cinq ans. M^{me} Kuster se vit ainsi supplantée par sa première maîtresse, et ce fut sans se plaindre que cette excellente femme renonça à la position qu'elle occupait. L'établissement ne fit que gagner à ce changement, la capacité peu commune de M^{me} Niederer lui donna une grande et longue prospérité.

En cette année déjà, la position financière de l'institut était fort mauvaise. Depuis 1810, le nombre des élèves avait beaucoup diminué, tandis qu'au contraire celui des maîtres s'était augmenté. Le château était peuplé d'une foule de jeunes hommes qui ne payaient point de pension, ayant été admis à y étudier la méthode parce qu'ils voulaient, disaient-ils, la porter dans des pays lointains. Pestalozzi, à cet égard, était d'une crédulité excessive; il ne refusait personne; il recevait les hommes les plus légers, les plus mal qualifiés, parfois même des chevaliers d'industrie qui, au bout de quelques mois, disparaissaient en laissant des dettes que Pestalozzi se croyait obligé de payer. Le régime alimentaire était simple, il est vrai, et la fidèle Lisbeth Krusi mettait tous ses soins au ménage; mais en voulant l'abondance, elle tombait dans la prodigalité, et il y avait beaucoup de gaspillage. Puis l'imprimerie coûtait fort cher, surtout depuis que la polémique soutenue par Niederer nécessitait de si fréquentes publications. Voilà les principales causes du mauvais état des finances, qui déjà se faisait sentir, mais dont les effets désastreux n'éclatèrent que plus tard.

Depuis le départ de Schmid, c'était Ramsauer qui était le favori de Pestalozzi, et son bras droit pour la pratique de l'enseignement, comme Niederer l'était pour l'exposition des principes. Il est regrettable qu'à cette époque Ramsauer n'ait pas pu ou pas voulu prendre de l'autorité en matière d'administration et de finances; peut-être aurait-il sauvé l'institut. Mais il bornait son activité à ses rapports avec les élèves et au perfectionnement des moyens d'étude pour les branches élémentaires.

Le dessin linéaire et la perspective étaient sa partie favorite; il y excellait, et c'est à lui qu'on doit la marche rationnelle et graduée qui a permis d'introduire cette branche d'enseignement dans les écoles populaires. Souvent les étrangers en passage lui demandaient une collection de ses modèles pour l'emporter dans leur pays, et c'est ainsi que sa méthode pratique s'est répandue partout. C'est encore à peu près la même collection qui, plus tard, a été publiée à Paris par MM. Boniface et Rivail.

Laissons maintenant parler Ramsauer lui-même, qui nous racontera ses rapports avec Pestalozzi :

« Il n'était pas rare, en été, de voir au château, quatre ou cinq fois par jour, des étrangers auxquels il fallait expliquer la méthode en interrompant les leçons. Dans les années 1812, 1813 et 1814, outre mes occupations ordinaires, j'avais si souvent à donner ces explications à haute voix, que j'en eus la poitrine très fatiguée. Quand je fus vraiment malade, Pestalozzi se reprocha d'en être la cause; il reconnut qu'il m'avait fait travailler beaucoup trop, et il voulut me soigner lui-même, comme un père soigne son enfant. Mais il y apportait tant d'incapacité et de maladresse, qu'il faut l'avoir vu pour s'en faire une idée.

» Le temps le plus pénible que j'ai passé chez Pestalozzi fut celui des années de 1812 à 1815, où si souvent je devais écrire dans sa chambre de deux à six heures

du matin. Lors même que je ne m'étais couché qu'à onze heures ou minuit, à deux heures je devais être devant son lit. Quand j'étais en retard de quelques minutes, dans son impatience il sautait à bas du lit, s'habillait très peu, venait parcourir les grands dortoirs des élèves, souvent en traversant la cour l'hiver comme l'été, pour m'appeler d'une manière qui n'était pas toujours amicale. Mais quand j'étais arrivé à l'heure, ou même quand je paraissais après avoir été appelé, alors il me louait, m'embrassait, se remettait au lit, et commençait à dicter. Mais il était très difficile d'écrire sous sa dictée, soit à cause de sa mauvaise prononciation (il avait toujours le bout de son drap dans sa bouche), soit parce qu'il recommençait chaque phrase deux ou trois fois pour la changer... Lorsque Pestalozzi causait, on était souvent obligé de deviner ce qu'il voulait dire, par la remarquable expression de son visage, vu que son langage ne pouvait pas toujours suivre l'élan de son sentiment et de sa pensée. De même, son secrétaire était parfois obligé de deviner ses mots à l'intonation de sa voix. Voilà ce qui rendait mon rôle aussi difficile qu'intéressant; et le vieillard me paraissait toujours plus digne d'amour et de respect, mais quelquefois tout aussi digne de pitié...

» Pendant les années 1812, 1813 et 1814, où je jouissais d'une manière toute particulière de l'amitié et de la confiance de Pestalozzi, il me faisait venir chaque jour après le dîner prendre le café et l'eau de cerise dans la chambre de M^{me} Pestalozzi, ou dans celle de M^{me} Krusi, sa fidèle ménagère. Alors il était ordinairement très gai et plein d'esprit, d'un esprit pétillant, car en général ce qu'il était, il l'était complètement, s'abandonnant toujours au sentiment du moment. Dans la même heure, il était très heureux ou très malheureux, très doux et caressant, ou très sérieux et sévère; il se passionnait en tout... Pour son bonheur, ou pour son malheur, il oubliait très promptement; aussi l'histoire de sa vie ne présente-t-elle pas de suite, et ne profitait-il pas de ses expériences; il ne voulait pas même que nous autres fissions usage, pour la pédagogie, des

expériences d'un autre temps ou d'un autre pays; nous ne devons rien lire, mais tout inventer. C'est pourquoi en tout temps, à l'institut Pestalozzi, on appliquait toutes ses forces à expérimenter. Mais, aussi, ce qu'on avait acquis ainsi avec tant de peine et de travail, on le savait, on le possédait à fond, et l'on y puisait un plaisir et une confiance qui faisaient oublier toutes les peines.

» Souvent Pestalozzi s'emportait quand les maîtres lui donnaient quelque sujet de mécontentement; alors il sortait en colère, frappant la porte à la briser. Mais si en ce moment il rencontrait un jeune élève, cette vue l'apaisait subitement, il embrassait l'enfant et rentrait dans la chambre en disant : « Pardon ! pardon ! j'ai été » violent; j'étais un fou. »

(*Kurze Skizze meines pädagogischen Lebens*, von Joh. Ramsauer, Oldenburg 1838.)

Nous devons dire ici quelque chose de la lettre à M. Delbruck que Pestalozzi publia vers la fin d'avril 1813. M. Delbruck était précepteur du prince royal de Prusse; envoyé par le roi à Yverdon, il y avait fait un assez long séjour pour bien étudier l'œuvre et la doctrine du maître, dont il était devenu l'admirateur et l'ami. Depuis son retour à Berlin, il avait écrit à Pestalozzi pour lui conseiller de renoncer à toute polémique et de ne pas répondre aux attaques dirigées contre son institut.

Pestalozzi, dans une longue lettre, s'efforce de montrer qu'un institut d'éducation ne peut pas garder le silence quand il est accusé de corrompre la jeunesse en politique et en religion; il cherche ensuite à excuser Niederer au sujet de la violence de langage qu'on lui reprochait, puis il ajoute :

« Le souvenir de ce qui s'est passé pèse sur mon cœur; mes explications ne me consolent pas; je hais presque mes paroles tandis que je les écris. Quand on entre en lutte avec des gens sans noblesse de cœur, on est tou-

jours exposé à y laisser quelque chose de la noblesse de son propre cœur. Cette pensée m'attriste. Je donnerais une partie des jours qu'il me reste à vivre pour effacer cette portion de mon histoire. »

La fin de la lettre montre que le vieillard est retombé dans les illusions qu'il avait lui-même reconnues. Par le travail acharné auquel il se livrait avec ces collaborateurs, il croit qu'il mettra bientôt son institut en état de réaliser l'application de sa méthode à toutes les parties de l'enseignement.

Cette année 1813 vit se dérouler, contre la puissance de Napoléon I^{er}, toutes les conséquences du désastre de sa grande armée en Russie. Les Allemands virent le moment favorable pour délivrer leur pays d'un pouvoir étranger qui lui avait causé tant de maux et d'humiliations; partout ils se levèrent avec enthousiasme pour combattre les Français. Les jeunes hommes, originaires de l'Allemagne, qui se trouvaient chez Pestalozzi, ne pouvaient rester étrangers à cet élan; ils partirent en grand nombre, et allèrent prendre les armes *pour la délivrance de l'Allemagne*. Les élèves prussiens partirent tous, aussi bien avaient-ils terminé leur temps d'études; quelques maîtres suivirent leur exemple, entre autres Schacht et Ackermann.

Pestalozzi les approuvait; il ne chercha point à les retenir, il les accompagna même de ses vœux pour la réussite de leur entreprise patriotique. C'est qu'il considérait la grande puissance de Napoléon en Europe comme un obstacle à son œuvre, en tant que celle-ci consistait à relever le peuple par l'éducation. Nous avons vu qu'en 1803 Bonaparte avait repoussé les propositions de Pestalozzi sans vouloir l'entendre, et en disant qu'il ne pouvait pas se mêler des questions d'A b c; plus tard cependant, il avait bien vu que l'œuvre du philanthrope suisse allait fort au delà de l'A b c; qu'elle avait pour but de substituer un développement

individuel et émancipateur à la routine des anciennes écoles, laquelle n'était guère qu'une sorte de dressage en masse. Il n'avait aucune sympathie pour cette œuvre, et quand il en entendait parler, il disait: « Les Pestalozziens sont des jésuites. »

Voilà pourquoi Pestalozzi voyait avec plaisir les succès des souverains alliés, dont la coalition devait affranchir l'Europe.

Sur ce sujet, les Suisses étaient partagés d'opinions et de sympathies; ils ne surent pas maintenir leur neutralité, et les troupes autrichiennes traversèrent la Suisse pour pénétrer en France par la frontière du Jura. Le jour de Noël 1813 un régiment de hussards hongrois d'Esterhazy arriva sur la place d'Yverdon, bientôt suivi d'une nombreuse infanterie croate.

Le 9 janvier 1814, la municipalité reçut du commissaire des guerres autrichien à Pontarlier l'ordre de préparer un hôpital militaire à Yverdon; quelques jours après arrivèrent deux délégués pour choisir le local, et pour prescrire l'ameublement et les fournitures à la charge de la ville. Ils requièrent quatre bâtiments: le château d'Yverdon avec deux cent soixante-dix lits, l'ancien grenier en face du château (aujourd'hui casino) avec deux cent cinquante lits, la maison des bains d'Yverdon avec quatre-vingt-quatorze lits, et le château de Grandson avec cent seize lits. La municipalité en informa aussitôt le gouvernement cantonal, et invoqua ses bons offices pour délivrer la commune du danger qui la menaçait. Le petit conseil répondit seulement qu'il considérerait comme une charge cantonale les dépenses que nécessiterait un hôpital militaire, et qu'il les ferait supporter à la caisse de l'Etat. Néanmoins la population d'Yverdon était fort effrayée, car les armées autrichiennes, encombrées de malades et de blessés, étaient gravement atteintes du typhus. La municipalité chargea deux délégués, MM. Mandrot,

municipal, et Denys Pillichody, d'aller au quartier général des armées alliées demander la révocation de ces ordres. Pestalozzi, dont l'institut était menacé dans son existence même, se joignit à ces envoyés municipaux : ce fut ce qui sauva la ville.

Ceux qui ont connu personnellement les représentants de la ville d'Yverdon se doutent bien qu'ils ne comprenaient guère le vrai mérite de Pestalozzi ; ils devaient se trouver peu honorés de ce compagnon de voyage qui, au yeux du vulgaire, n'était qu'un vieux fou mal peigné. Aussi leur surprise fut-elle grande lorsque, arrivés à Bâle, ils virent la réception qui lui fut faite par les souverains alliés. Le 21 janvier ils étaient de retour à Yverdon ; le lendemain, ils annonçaient à la municipalité que « leur mission avait parfaitement réussi, qu'aucun hôpital militaire ne serait établi à Yverdon, et que M. Pestalozzi avait été reçu avec une faveur tout à fait extraordinaire. »

Cependant le vieillard n'avait pas été moins fou au quartier général de Bâle qu'il ne l'était ailleurs. Admis devant l'empereur de Russie entouré de ses dignitaires, il avait pensé que l'occasion était bonne pour prêcher la réforme scolaire et l'affranchissement des serfs ; et il l'avait fait avec tant d'enthousiasme et de chaleur qu'il en oubliait complètement sa position : il se rapprochait tellement de l'empereur que celui-ci était obligé de reculer ; après l'avoir ainsi poussé au mur, il était sur le point de le prendre par le bouton de son habit, lorsque tout à coup il sentit son indiscretion : « Pardon ! » dit-il, et il voulut baiser la main du czar, mais Alexandre l'embrassa cordialement.

Malgré ce qu'il pouvait avoir d'excentrique, le discours de Pestalozzi avait produit beaucoup d'effet ; et dans l'entourage de l'empereur on put croire un moment qu'on ne tarderait pas à mettre la main à l'œuvre pour la réalisation des vues du philanthrope suisse.

Mais, hélas ! les serfs moscovites devaient attendre cinquante ans encore leur émancipation, le peuple russe attend encore de bonnes écoles, et il n'est pas le seul parmi ceux qui se croient policés.

Le czar donna à Pestalozzi la croix de Saint-Wladimir troisième classe, et lui fit expédier pour son institut une collection de minéraux de l'Oural. L'empereur d'Autriche lui envoya une caisse de vin de Tokay.

Ainsi ce pauvre et laid vieillard, le plus faible et le plus maladroit des hommes, le plus méprisable en apparence, excita l'attention et la sympathie des souverains au moment où ils étaient enivrés de fortune et de gloire. Pour l'honneur de l'humanité, ce fut la beauté morale qui triompha ; pensée consolante, qui peut faire oublier bien des injustices.

Des quatre édifices choisis pour des hôpitaux militaires, un seul eut cette destination, le château de Grandson, à quelques kilomètres d'Yverdon. Le typhus se répandit de là dans la petite ville et dans les environs, où pendant plusieurs années il fit de nombreuses victimes. La ville d'Yverdon n'y échappa point ; un élève de l'institut en fut atteint, mais il guérit. Il n'est pas inutile de rappeler ici que, depuis la fondation de l'établissement de Pestalozzi, il n'y était pas mort un seul élève.

En cette même année, le roi de Prusse vint visiter sa principauté de Neuchâtel et Vallangin dont il rentrait en possession, et où il fut reçu avec les démonstrations d'une joie à peu près unanime. Quand il fut à Neuchâtel, Pestalozzi, quoique fort malade, voulut aller le remercier de lui avoir donné tant d'élèves-instituteurs à former et même le prêcher un peu en faveur de l'œuvre que ces jeunes hommes allaient entreprendre en Prusse. Voici ce que raconte Ramsauer, qui l'accompagnait :